

Par-delà Bien et Mal

Jean-Jacques Tyszler

Comme Patrick De Neuter, j'hésite souvent devant l'utilisation du signifiant « exception ». Probablement parce que j'ai toujours été en difficulté face à celui d'« élection ». Les détours du Un jouent bien des tours même si l'on feint d'en user en pure logique.

Ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel, disait Lacan et ceci s'entend bien au-delà de la seule clinique des psychoses.

Dénaturé, le thème de l'exception devient aujourd'hui la règle ; comme dans la publicité nous sommes sans cesse appelés à devenir exceptionnels puisque « nous le valons bien ! ».

L'exception n'est plus condition nécessaire et implicite, elle est revendiquée comme aspiration, un dépassement, un mode de vie.

Si bien que même dans le champ de la psychanalyse le mot est traité sur un mode essentiellement imaginaire : comment se repère le vrai Maître, l'analyste d'exception ? Est-il le seul, l'unique dans une génération ? Comment transmet-il sa place ?

Imaginaire qui ruine la portée du signifiant « exception » et nous rapproche par exemple des réflexions, par ailleurs respectables, du Dalaï lama sur la « réincarnation » de l'exception qui constitue un bouddha vivant.

« Une option serait une sélection démocratique parmi les grands moines tibétains, ou une désignation par moi-même », propose le Dalaï lama pour contrer un gouvernement chinois se déclarant d'un seul coup garant de l'orthodoxe

désignation d'un bouddha vivant ! Les détours du Un ont plus d'un tour...

Par ailleurs la question du tiers ou du point d'exception masque ordinairement la dimension si souvent récusée dans notre modernité du transfert comme tel.

Le transfert analytique est corps à corps, « lutte avec l'Ange », hic et nunc, et non pas intervention tierce, ni arbitrage des élégances et des bonnes mœurs.

Beaucoup reconnaissent la disparité des savoirs et de l'expérience, et sacralisent même par déplacement la position de tel maître mais se tiennent résolument à distance respectable. S'évitant le choc du transfert, le poids de la voix et du regard, la présence du corps.

Le thème de la démocratie contre elle-même si chère à Marcel Gauchet n'est pas une thématique nouvelle même s'il en renouvelle la lecture.

Dans la huitième section de *Par-delà Bien et Mal* (1886), F. Nietzsche décrit le processus contradictoire du mouvement démocratique de l'Europe.

D'un côté « [il] s'accomplit un formidable processus physiologique qui ne cesse de s'amplifier – le processus qui rend les Européens semblables, leur autonomie croissante à l'égard des conditions dans lesquelles apparaissent des races liées à un climat et un état, leur indépendance de plus en plus accentuée à l'égard de tout un milieu déterminé... – donc la lente apparition d'une espèce d'hommes essentiellement supranationale et nomade qui, pour parler en termes physiologiques, possède pour trait distinctif typique un art et une faculté d'adaptation maximalisés ».

D'un autre côté, face à cette égalisation que Nietzsche perçoit comme « médiocrisation », l'apparition combinée « des hommes d'exception possédant cette qualité d'être suprêmement attirants ». Nietzsche ajoute et nous pouvons y donner des résonances d'aujourd'hui : « Dans des cas particuliers et exceptionnels, l'homme fort deviendra nécessairement plus fort et plus riche qu'il ne l'a peut-être jamais été jusqu'à présent – du fait de son éducation dénuée de préjugés, du fait de sa formidable diversité de pratiques, d'art et de marque. »

Et Nietzsche de conclure « la démocratisation de l'Europe est du même coup une organisation travaillant involontairement à l'élevage de tyrans, à tous les sens du terme, y compris le spirituel. »

Au-delà des barbaries du siècle écoulé il nous faut nommer « l'homme fort devenant nécessairement plus fort et plus riche... l'homme à l'éducation dénuée de préjugés » – moraux faut-il ajouter.

Nos démocraties s'y affrontent avec des armes inégales dans le champ devenu tentaculaire et gigantesque de l'économie parallèle, ce que l'Amiral Lacoste, patron des services secrets français à l'époque du malheureux sabotage du bateau

du mouvement écologiste « Green Peace » en 1985 appelle, comme d'autres spécialistes, le « syndrome mafieux », véritable cancer social qui s'étend via la globalisation des échanges à l'échelle planétaire.

Les mécanismes pervers, devenus perversion ordinaire, font que la menace est un phénomène dépassant la riposte possible isolée des Etats nations.

Les « parrains » disposent de ressources supérieures à celles de beaucoup d'états souverains.

Et encore nous ne savons plus exactement évaluer ce que nous appelons souveraineté d'un état ; dans la balance des comptes de la Russie l'argent illégal pèse plus lourd que les prêts consentis par les gouvernements et par les organismes bancaires occidentaux, selon notre patron du renseignement...

Quels mœurs face au désordre moral qui s'accroît ? Pour l'Amiral seul un retour aux fondements de la démocratie permet de lutter contre une interprétation résolument tendancieuse du par delà Bien et Mal. Il est vrai que ce sont là les fondamentaux de la démocratie que nous n'entendons plus, que nous ne défendons plus.

Cherchant son appui dans la tradition classique, le psychanalyste s'alarmera du fait qu'Aristote ne voyait pas dans la démocratie la meilleure forme de gouvernement (Politique III).

Mais l'enjeu des signifiants doit être mieux souligné car nous utilisons à la va vite des mots comme liberté et démocratie sans trop savoir comment ils se nouent et se sont trouvés diversement utilisés. Ainsi, concernant la liberté, cette notation d'Aristote dans la Métaphysique : « Les hommes libres sont ceux à qui il est le moins permis de faire n'importe quoi mais tout (ce qu'ils font) ou la plupart (de ce qu'ils font) est soumis à un ordre ». Lois de la parole et du langage dira quant à lui Lacan.

Si les citoyens d'Athènes vivaient en démocratie – « gouvernement du peuple », selon Thucydide – par rapport aux spartiates, c'est néanmoins la « vaillance » qui détermine leur liberté commune.

Les spartiates, comme les athéniens, sont des guerriers, des maîtres dominés par une loi qui les domine à leur tour comme un maître et qu'ils craignent par-dessus tout. Il en sera ainsi des Romains.

Ainsi se dessine à l'époque classique l'idée d'une exception qui est d'abord qualité morale, voir qualité phallique ; le courage, plus que le statut d'un individu qui n'est pas sous un joug tyrannique. La sagesse stoïcienne le dira à sa façon « le juste est par nature, non par institution ».

Epicure d'une autre manière : « Il te faut être l'esclave de la philosophie, afin que t'arrive la véritable liberté ».

Paradoxalement¹ c'est la réception du mot « liberté » dans le monde juif asservi qui déplaça le signifiant vers « la libération ». La haggada de Pâques, Pessah, « la passe », raconte la sortie du peuple soumis à l'esclavage.

L'inflexion de la liberté en libération est reprise à son compte dans la pensée moderne ; elle accouchera comme nous le savons du meilleur comme du pire conformément à l'étonnante plasticité du mot « liberté ».

Le livre dense du philosophe Schlomo Pinès, « la liberté de philosopher » met en parallèle deux penseurs Maïmonide et Spinoza, différents dans leur abord du thème de l'exception, comme nécessité pour une communauté.

Pour Maïmonide², philosophe et législateur, il faut une personnalité « charismatique », mot choisi par Pinès malgré son anachronisme apparent, pour imposer aux membres d'une communauté un code de lois qui les lie de façon générale, et pour faire qu'ils y obéissent. Le besoin d'un tel législateur est lié pour l'essentiel à l'écart des connaissances et par conséquent des conduites entre les individus du genre humain.

Laissés à eux-mêmes, les membres d'une communauté dérivent vers le désordre et la récusation de la loi de fondation. Notons que la disparité des savoirs est un réel, un impossible à l'œuvre dans la question de la transmission de la psychanalyse et dans sa réception dans la cité, au milieu des psychothérapies par exemple, sans évoquer les magies et les religions. Certains groupes analytiques, veillant avant tout à ne pas faire émerger de leader parmi eux, voient leur assiette de reconnaissance sociale réduite à la mesure du vœu de discrétion qui les anime.

Néanmoins pour Spinoza, les gens ordinaires peuvent sans l'aide d'un leader, grâce à l'exercice de la raison établir une société libre et le régime d'une loi séculière. Un certain nombre de « croyances nécessaires » sont le socle de cette possibilité ; façon de nous faire réfléchir à l'organisation de bonnes volontés autour d'un projet commun, mieux d'une recherche commune à partir de quelques signifiants maîtres. « Une association peut fonctionner laissant vide la chaise du leader », dit Ch. Melman, mais Spinoza n'oublie pas les temps funestes et les tempêtes, les périls qui nécessitent qu'un groupe humain se réunisse derrière une volonté. Et il ne revient pas sur la nécessité de Moïse, exemple paradigmatique, individu d'exception dans le moment où le peuple démoralisé par une longue période de servitude perdait la boussole et la foi en l'Autre. Il en faut un qui ouvre la route, « signifiant nouveau » dira Lacan.

1. Schlomo Pinès, *La liberté de philosopher ; de Maïmonide à Spinoza*, Ed. Desclée de Brouwer.

2. Maïmonide, *Guide des Égarés*, II, 40.

Dire psychose sociale, perversion généralisée, jouissance sans limite... C'est dire « avis de tempête ». D'où vient le vent, quelle voile hisser, quelle voile abaisser, quelle manœuvre s'autoriser ? Quelles alliances aussi bien si nous ne voulons pas des mafieux ?

Spinoza sépare à juste raison les lois collectivement acceptées par une société démocratique et les lois dérivées de l'autorité d'un seul.

Mais il faut souligner que la notion d'obéissance centrale dans le second cas est abusivement ravalée à la servilité. Car c'est le fait qu'Antigone ne se réduise pas aux services des Biens, aux règles de la Cité qui permet à Lacan de déterminer sa maxime de l'Éthique, « ne pas céder sur son désir. »

Retour par conséquent sur le terme voilé de l'opération de liberté, le transfert. C'est là tout le prix du transfert car c'est cette forme d'obéissance – direction de la cure dira Lacan – qui permet de forcer le plan des identifications. C'est-à-dire aussi bien le plan des convenances et du consensus social des trucs et des compromissions.

Le point d'exception est alors le point non pas de la tempérance, de la conciliation, du tiers pacifiant mais du point à jamais sulfurant du désir ; inconciliable.

C'est à cette limite pour l'esprit et la raison que nous mène un Spinoza, comme Maïmonide aussi bien, car pour le premier comme pour le second c'est la connaissance du bien et du mal qui est en elle-même un défaut.

« Libre », le mot « libre », quitte alors son acception usuelle, philosophique ou politique. Libre devient affranchi des concepts du bien et du mal qui sont défaut, résidus de l'incarnation de l'Autre, mythe du père et autre Oedipe.

L'Autre est vide ; je ne tire pas ma morale d'une autorité religieuse ou d'une sagesse.

Pour Spinoza, l'homme peut se passer de la notion du bien et du mal ; Lacan parlera toutefois de la jouissance comme d'un mal, mal au fond de la subjectivité du parlêtre concernant le plus proche, le prochain, le « nebenmensch » ; cherchant le Bien, le philosophe refoule le mal.

Mais contre cette dimension de destructivité je n'ai pas d'autre recours que de me régler sur l'ordre du signifiant, l'ordre de la lettre, la causalité de l'objet, l'objet cause du désir.

L'exception est le temps de cette solitude, gai savoir aussi dira Nietzsche de cette « dématérialisation » de toutes les formes imaginaires de cette même exception.

Servitude à la lettre, libre jeu du signifiant c'est là la seule exception que propose in fine la psychanalyse.